



Les déracinés

Contribution à une reconnaissance de la littérature dans le domaine scientifique

Emmanuel Sabatie

Doctorant en sociologie à l'université de Perpignan, a reçu en 2003 le prix Gaston Baissette de la Nouvelle à l'occasion des 61èmes Jeux littéraires méditerranéens pour son texte « Sursis au soleil » – premier extrait de son recueil *Histoires de cercle* (ed. Marée d'encre, 2004).

Suivi de :

Défense critique de la contribution à une reconnaissance de la littérature dans le domaine scientifique, d'Emmanuel Sabatie

Par Yves Gilbert

Maître de conférence en sociologie à l'université de Perpignan et membre du comité scientifique de la revue *Esprit critique*.

1 - L'art n'est pas la science

La science ne considère que ce qui est de l'ordre de l'homogène, de la logique, ou du répétable. Le savant remarque un fait naturel ou contre-nature, un événement physiologique ou pathologique, une normalité ou une anomalie sociale, et exerce ainsi son regard sur le vivant, décelant là où il est ignorance, une vérité en cours de détermination.

Fontenais de Florence constate, par exemple, que l'eau dans les puits monte toujours à la même hauteur. Ceci est une observation scientifique, car repérant ce qui est dans le réel, source momentanée d'ignorance. L'hypothèse vient après les faits, constituant l'idée de départ d'une théorie.

Galilée fait à son tour la supposition que l'eau pèse et il le démontre en le formulant dans un langage mathématique, soit, la densité de l'eau que multiplie la hauteur de l'eau est égale à la densité du liquide que multiplie la hauteur du liquide contenu dans le tube. L'expérience vérifie donc la théorie pour rendre compte d'une efficacité possible du langage mathématique sur le réel.

Si la science est en effet théorique, elle ressent aussi un besoin d'agir pragmatiquement sur une donnée vivante. L'expérience de Pascal à la Tour St Jacques à Paris et aux puits de



Dôme, confirme la théorie de Galilée, et contient déjà en germe, les expériences et les découvertes futures sur l'adaptabilité de l'homme et des machines dans les airs et dans l'espace.

La conquête rationnelle de l'espace et des airs est une conquête qui commence avant tout *sur et sous terre*, dans le vivant des choses cachées. Le savant, à partir d'une position épistémologique «désintéressée», œuvre à l'édification d'une liaison du réel au rationnel par l'expérience et la théorie, et vise donc nécessairement de façon intéressée, à la gestion dominante de l'esprit rationnel sur une nature rendue non moins rationnelle, de façon à ne retenir que ce qui est commun et prévisible, et donc nécessairement déterminé par une loi et une efficacité scientifique à la fois pratique et conquérante. Considérant par exemple pour Durkheim, qu'il convient d'étudier les faits sociaux comme des choses (la statistique aidant à démontrer ce principe), il est ainsi aisé de comprendre pourquoi la sociologie a d'abord été une physique du social, et le chercheur en sociologie, un savant à la recherche de lois déterminantes du vivant.

Sciences et techniques peuvent marcher de concert. L'homme est tenu pour être un sujet obéissant à des lois mathématiques. La sociologie a participé à l'avènement de la science moderne, fondée par Galilée, codifiée par Descartes, et dans laquelle la Nature se voit réduite à une simple fonction mathématique, à une abstraction géométrique ou à une expérience de l'esprit logique sur les lois du vivant. L'homme étant perçu égal à un élément chimico-moléculaire tels que peuvent l'être les pierres, les plantes, l'air ou l'eau, la technique, en cherchant à cerner seulement par le logos la connaissance du vivant et de l'humain, se manifeste en réalité comme un phénomène de *barbarie* qui menace l'Occident en particulier, et plus généralement le monde.

2 - Cependant la science a évolué

Mendeleïev disait qu'il ne pouvait pas exister de pensée sans pensée classificatoire. Je peux dire aujourd'hui en raison de la prise de conscience de travaux sociologiques ou anthropologiques récents, qu'il ne peut pas y avoir de pensée classificatoire si l'émotion et la sensibilité du chercheur sont astreintes à un rôle d'esclave. A une analyse superficielle, par le biais de la raison mécanique ou de la statistique de type quantitative, est donc substituée une connaissance plus approfondie du 'fait social', construite à partir des aléas liés à l'observation, à l'échange ou à l'authenticité d'une relation vécue comme vraie.

Le chercheur est par conséquent de plus en plus amené au choix des récits, par lesquels, il s'engage à mettre en ordre par l'écrit la parole d'un acteur, en échangeant et en «questionnant» sur son parcours social, les voies empruntées pour structurer progressivement une histoire personnelle. Le chercheur raconte cette histoire en essayant d'être le plus proche possible de son interlocuteur et ce travail autobiographique révèle ce qui constitue la trame d'un récit : soit, le vécu de l'expérience fait de passions, de désirs, de petits riens, ou de banalités, et à partir duquel une analyse se pose, afin d'expliquer ce qui fait que les singularités irréductibles sont également attachées à des référents culturels et institutionnels, ou bien encore, à des attaches de groupes ou à des appartenances de « famille », dont les projets et les aspirations marquent toujours les destins individuels.



La méthodologie du récit précisé, il est alors possible de penser le lien avec la littérature, car les récits sont à l'image d'un roman social rendant compte d'une trajectoire sociale.

Faire émerger la parole des acteurs du social est une tâche de terrain. La retranscription de cette parole n'est possible méthodologiquement que dans l'utilisation d'un vocabulaire, d'une structure et d'un temps grammatical adaptés. La transformation du vécu en langage implique en effet la nécessité d'un exercice d'écriture lié à la littérature elle-même.

3 - La science peut-elle être un art ?

Si les techniques liées au langage du récit sont les mêmes que celles que l'auteur de fiction utilise pour raconter une histoire, le réel pourrait-il se raconter comme une histoire ? Il est un contenu à transmettre par le langage écrit, et cet art du dire peut-il amener à la nécessité de comprendre le fait social ? Car si le récit porte sur un langage retranscrit, ou interprète une histoire singulière, en quoi les processus techniques du langage romancé peuvent-ils enrichir notre approche des récits, et nous amener ainsi à interpréter les histoires de vies comme des reconstructions artistiques, imaginaires, subjectives, où se joue quelque chose de la production de soi ? Cette approche littéraire ne se présente pas en sociologie sans soulever un certain nombre de réflexions critiques et un débat fondamentalement lié au rapport entre réalité et fiction.

Je continue pourtant à penser que ce texte court – « Les déracinés » – est peut-être plus significatif historiquement, et surtout sociologiquement, qu'un long rapport d'enquête et d'analyse scientifique, que le travail qui y est conduit se soit inscrit dans une perspective explicative ou compréhensive d'action et de réflexion.

J'avais déjà travaillé à Perpignan sur « les harkis » à partir de l'étude ethnographique d'une famille de cinquante-cinq personnes. J'ai ensuite changé de sujet moins pour des raisons scientifiques que politiques. Cependant, je n'ai jamais vraiment abandonné ce thème de recherche. J'ai alors écrit « Les Déracinés » et j'ai été naturellement amené à réfléchir sur le sens de la poésie et de ses liens avec la Science. Le texte, le sujet abordé, le style, le ton, l'atmosphère ; tout cela est très dur... authentique... pas de "sentimentalisme", rien que du brut...

Beaucoup pourront me rétorquer en retour que ceci n'est qu'une fiction, avec le mépris habituel qui peut être rattaché à ce mot. Il n'est pas de problématique bien définie, de citations d'auteurs de référence, mots-clés etc. En d'autres termes, il n'est aucune attache selon toutes méthodes raisonnables qu'exige l'épistémologie classique en sciences sociales. Or, si le savant peut repérer des constantes dans le divers des sensations données, la réalité se manifeste toujours de manière diverse (différente, singulière) et changeante, de sorte que je persiste malgré tout à poser l'hypothèse qu'il y a de l'art dans la science, comme il y a de la science dans l'art, et que le langage de l'art peut parfois éclairer le discours de la science (et la sociologie en particulier). Je ne suis pas guidé par la présomptueuse conception de « vouloir changer le monde », mais seulement par le désir d'exposer une hypothèse de recherche, parmi d'autres, m'engageant à recréer un lien entre la littérature et la science, de poursuivre en quelques sortes, à mon humble échelle, les travaux de Zola, de Kafka, de Camus, et de tous les grands explorateurs du Social qui m'ont inspiré la création de ce texte



que je livre ci-après.

Les déracinés

par Emmanuel Sabatie

I

Le camp s'est asséché. Il n'est plus trace de vie. Seules des pierres, vieilles pour la plupart et aussi des bouts de ferrailles, parsèment le sol de cette végétation urbaine. Le vent souffle fort dans ce petit bled du Sud de la France. Il dépasse souvent les quatre-vingt kilomètres-heure. Le mal de tête est la conséquence logique de ce vent violent ; un mal qui prend chaque neurone et les broie comme si vous aviez un mixeur à la place du cerveau. Le *chibani* accuse ce souffle de lui donner des maux. Comme les gens accusent eux aussi la tramontane de déferler sauvagement dans leur tête. Pourtant ce mal est bien présent. Il n'a pas de raison d'être. Il est !... tout simplement ; et vous fait prisonnier de ses tourments. Vous devenez alors à l'image d'un arbre à demi courbé sur les bords de routes ; un de ces arbres qui ressemble à tant d'autres et qui souffre de la brutalité du vent. Le *chibani* se touche le front, les mains en cône, et plie ses yeux. Par lancement, le mal lui revient. Le soleil est à peine levé et comme tous les matin, le vieux harki va faire un tour au camp – ou tout du moins ce qu'il en reste. Il marche au milieu d'un tas d'ordure et paradoxalement son cœur bat plus fort. Il a derechef vingt ans. Ses bambins jouent près de sa femme. Une femme si belle. Cheveux noirs fins et corps en chair, elle s'habillait toujours de cette robe blanche et noire ; une robe qu'elle enlevait le soir, nettoyait, repassait puis remettait le lendemain. C'était toujours le même haillon. Mais ça lui allait comme le diamant posé au doigt d'une princesse. Quelque chose qui brille au milieu de la fange. Car la merde était partout. On pouvait la renifler, la sentir tout autour. A la fin de l'hiver 62, tout le monde pensait se casser d'ici. Ils allaient trouver du travail et s'en aller loin du camp. Mais la plupart sont restés – pas de travail – ils sont restés au camp en attendant un geste de l'Etat. L'Etat ? Quel Etat ? Le *chibani* ne l'a jamais vu en face. Ombre menaçante, visage inconnu, l'Etat est ce diable que tous redoutaient certains soirs de pleine lune. Il venait de la mer. Des bruits de vagues cassées, mêlées à des chaînes, faisaient écho dans le crâne de tous. Chacun fermait ses volets et attendait que le monstre passe. On le voyait jamais. Il passait puis il repartait. L'Etat ressemble tellement à ce diable des mers. Il déambule *et ne t'affronte jamais*. Le *chibani* tire sur sa clope. C'est le mégot. Mais il tire quand même dessus jusqu'à n'apercevoir presque plus rien de la roulée. Des pierres roulent le long d'un coteau cerclé de maisons en ruine. A l'intérieur de l'une d'elles, des jeunes au teint blafard. Leurs yeux sont vides, cerclés de noir et de désuétude. Alors le *chibani* s'avance vers ce groupe. Il en connaît un parmi eux. C'est son neveu et il lui ressemble étrangement ; à part qu'il est trop maigre pour son âge et que sa peau éructe en des points divers. Sa peau crache le pus. Maladie de seringue !... il s'en fout plein les bras et comme diraient les voisins : « *il n'était bon qu'à ça* ».

« Hep » leur lance-t-il comme on lance une pierre d'une fronde.

Eux se retournent et demandent au *chibani* ce qu'il veut.

- Vous avez pas le droit de faire ça ici, leur acquiesce-t-il. Vous avez pas le droit de mourir



ici !

- Comment ça on a pas le droit ? Pas le droit de mourir ici ?

Le vieux accélère ses phrases. Les mots s'enchaînent et il postillonne presque, comme par colère.

« Vous n'avez pas le droit bande de bâtards ! Vous m'entendez ! Vous n'avez pas le droit de mourir ici ! »

Sur ce, les jeunes se rapprochent du *chibani*. L'un d'entre eux tient entre ses mains cette fille de pute de seringue. Il la pointe comme un couteau et menace le vieux de fermer sa gueule. Lui hurle d'une voix aussi forte que le bruit d'un moteur diesel :

« Vous n'avez pas le droit de mourir ici ! »

Puis plus rien. Seulement le silence. Les jeunes zappent et le vieux se barre. Il laisse derrière lui, sous un soleil terne, le camp des harkis – enfin l'ancien camp, puisqu'il n'est plus rien aujourd'hui à part ces amas de pierres le rappelant à son souvenir étrange. Nostalgie à la fois tendre et orageuse. Un peu comme ce temps qui flotte au dessus de son épaule. Des rayons de soleil percent à travers les nuages. On dirait des trous de gruyère. Et le vieux pense que ses souvenirs sont faits aussi de gris et de lumière.

II

Sa femme l'attend juste devant la porte en bois remplie d'échardes. Elle est assise sur les marches en béton. Ses jambes sont repliées et elle porte un voile transparent. Le vieux passe à côté d'elle, la bouscule légèrement, puis ouvre son chez-lui. Une fois à l'intérieur, il pose sa veste et songe un instant à elle. Sa femme passe ses journées sur le palier de la maison. Au début, son mari avait voulu la corriger. Elle semblait comme une pute tapinant dans la rue. Mais il a eu beau la redresser, rien n'y a fait. Elle a échoué. Plus bas que sous terre, elle languit sans fin après les vers qui viennent la ronger. Devenue cinglée !... depuis qu'elle a perdu ses deux enfants dans le camp – et depuis plus d'envie, rien ! Le vieux ne voit qu'une femme aussi ridée qu'elle est folle. Puis il va dans la cuisine se servir *un caoua* bien noir. Des nerfs, il en est plein les veines qui se gonflent comme par instinct. Mais le café relaxe. Ce truc nerveux relaxe les gens nerveux. Et il en boit trois tasses d'affilée.

« Pourquoi vont-ils mourir là-bas ? » Il se répète cette phrase plusieurs fois. « Ces jeunes vont mourir parce qu'ils touchent à ces saloperies ... y'a mon neveu... il ne m'a pas reconnu... Il est trop défoncé pour me reconnaître ».

Le *chibani* repense à son frère. Il n'est plus là pour l'élever. Il s'est foutu une balle dans la tête – de ce fusil de guerre ramené du bled. Il ne restait plus rien de sa face et c'est le *chibani*, l'aîné de la famille, qui a organisé les obsèques. Depuis il se sent responsable de ses neveux ; et surtout du dernier.

« Il me ressemble tellement. Pourquoi lui ? Pourquoi va-t-il mourir au camp ? Est-ce donc notre sort que de mourir comme des chiens ? Est-ce qu'Allah a voulu qu'on crève de



malheur ? »

Et il se fait une roulée, puis se ressert un café. Sa femme est toujours devant le palier. Elle s'excite sur place. Remue toujours ses doigts en forme de prières. Même geste toute la journée – elle remue ses doigts en forme de prières.

III

Il est cinq heures du soir, le *chibani* essaie son rocking-chair.

Le vieux l'a acheté aux puces à un de ces marchands sales et à demi-gitan. Le rocking lui a été laissé pour 7 euros. Lorsqu'il a ramené cet objet chez lui, personne ne l'attendait avec un sourire. Un sourire qui lui aurait dit : *ce que c'est beau... tu as fait une affaire... on le mettra ici où il servira pour cela etc.* Non, rien de tout ça. Seulement le vide et le silence. Et aussi cette folle. Assise comme d'habitude. Sans un mot sortant de sa bouche. Personne pour partager sa joie. Alors la joie devient minime, presque inexistante.

Le vieux est maintenant assis depuis plus de deux heures sur ce bout de bois. Il se balance à une vitesse lente, quasi saccadée. Puis il se balance encore jusqu'à entendre le couinement des articulations du rocking-chair. Il aime écouter cette mélodie fausse. Elle déchire ses oreilles ; elle stride comme une fourchette caressant une assiette en porcelaine. Ce son est sa vie, semblable à ce rocking-chair, usé et strident. Sa tête repose presque en arrière et son regard s'absente vers le plafond. Il remarque des fissures. Plus qu'il en est en fin de compte. Il en imagine des milliers et dans ses fissures, il voit ce jeune soldat au teint mat. Deux larges falaises l'encerclent et il marche en leur creux, à l'affût du moindre signe. Derrière lui, un groupe de combattants le suit à pas lents. En haut, le *chibani* ne distingue rien ; en haut des falaises, il ne voit que des fusils mais personne qui tient les fusils. Puis, d'un coup, tout explose. Des grenades sont lancées et tous se jettent à terre. Les éclats de bombes achèvent ces hommes en des milliers de bouts de chair. Et dans chaque fissure, il est une embuscade et un soldat au teint mat marchant entre deux larges falaises. Le *chibani* inspire l'air comme pour reprendre son souffle. Il est fatigué. Trop vieux pour penser, mais ses souvenirs le harcèlent comme un feu ardent. Ils lui brûlent le thorax – pire que l'alcool. Une bouteille de whisky est livrée tous les matins par l'épicier du village. Il en boit un litre par jour, plus la vinasse qu'il va chercher à la cave du coin. Mais le pire est qu'il n'est jamais saoul. Il a beau boire, le passé revient à la charge. Traître ? Harki ? Héros ? Qui se souviendra de lui ? Musulman ? Vie ratée ? Alcool ? Et tant d'idées mêlées comme les enfants d'aujourd'hui – au sang mêlé. Ses deux mains traversent ses cheveux. Puis d'un coup brusque, il se lève du rocking-chair. Il va vers cette photo. Elle est dans le couloir près du téléphone. Et à chaque fois, avant de se coucher, il faut qu'il la voie, la caressant des doigts, effleurant le visage pris en photo – c'est celui de sa femme et elle tient entre ses bras ses deux fils. A ce moment, il n'aurait jamais imaginé que leur vie s'arrêterait aux camps. Parfois la maladie frappe juste là où ça fait mal. Comme une sorte de crampe au bide. *Est-ce le diable ?* La gorge aussi est resserrée par des doigts invisibles. La mort frappe là où ça fait le plus mal « et mes enfants en ont été les proies ».

IV



1964 fut le pire hiver, impitoyable pour tous. Les médicaments ne sont pas arrivés. Et il est tombé plus de douze enfants ; douze enfants morts le temps d'un hiver, pendant que d'autres se faisaient dorloter dans un lit, sous un toit chaud. Les femmes se griffaient le visage. Leurs fils mourraient le plus souvent dans leur bras. Le toubib était là. Mais ce n'était pas un toubib. Juste un infirmier. Il voyait bien que les basanés étaient en train de crever. Mais que pouvait-il faire d'autre ? Speed, cris et larmes, toute la scène était dressée à l'instar d'une tragédie grecque. La mort devait conclure le final et les acteurs n'étaient que des basanés. Des blancs à demi-nègre. Des bougnoules en quelque sorte. Et la scène se terminait toujours par la mort ; la mort de l'enfant. Combien de mères sont devenues folles dans ces moments ? Même des hommes ont pété les plombs et se sont faits sauter la cervelle. Les enfants mourraient. L'hiver persistait dans son froid meurtrier. Personne ne devait sortir du camp. Et de toute façon pour aller où ? La France est si grande. Cet espace si étrange et les gens qui l'habitent si distant. « Pour aller où donc ! ? » chantaient d'une voix fausse les jeunes du camp. Et le *chibani* a fait partie de ses jeunes. Lui aussi se demandait « où aller ? Quel avenir ? Devions-nous faire toute notre vie dans ce camp ? » Le *chibani* songe à ces questions du passé. Il en est bien sorti du camp. Dehors, ce fut pire qu'à l'intérieur. Il savait que dehors c'était l'enfer, mais pas à ce point là. Pas au point de baisser sa tête. Pas au point de ne plus être un homme et de marcher la queue baissée comme ces chiens soumis à un environnement menaçant. Fantôme surgi de nulle part, vert, bleu, rouge et la mort qui déferle comme un tourbillon. Le rêve s'incarne dans la réalité. L'enfer était pour lui dehors, et le dehors devenait ce tourbillon. En 1966, il est donc sorti du camp et a obtenu son premier job. A cette époque la bétonneuse était manuelle. Il faisait du ciment. Alors les avant-bras enflaient un peu comme ceux de Popeye. Jusqu'à ressembler à un monstre, un monstre de force, tout simplement un homme bon à ne faire que du ciment ; tremper ses mains dans cette merde à l'aide d'outils de fer, puis la malaxer pour en faire quelque chose de mou. Ensuite, les autres s'occupaient du reste. Le reste n'était pas gratifiant pour un sou. « Mais conduire les machines... je conduirai des machines » se disait le harki devenu maçon. « Je conduirai des machines ! » Espoir, le mur s'est-il brisé ? Espoir, pourtant le *chibani* sait qu'il n'existe pas. L'espoir est déchu mais l'illusion est là. Il croit encore. Il croit à il ne sait quoi. *Un jour, on saura ce que j'ai fait.* Mais pour le moment, tout le monde se contrefout d'un *bougnoule* qui trempe ses mains dans le ciment. Comme un *kelb* – du matin au soir – bougnoule bon à faire du ciment.

V

Ça fait une semaine qu'il pleut à Rivesaltes. Le vieux harki en revient. Le camp est plein de boue. Les vers ont repris leur territoire. Ils jonchent le camp comme eux l'ont jonché dans un autre temps. Il n'a pas traîné et sa femme semble dans un bon jour. Elle veut exceptionnellement faire un couscous et a besoin de viande. Il renfile sa veste et sort en acheter au marché. Sur la route, il ne croise personne. Car il ne voit personne depuis longtemps. Il suit sa route ainsi, avec les yeux baissés, jusqu'au marché ; là, un marchand l'interpelle.

« Hep, tu veux du mouton papi ? »

Le *chibani* tend deux à trois sous et le marchand lui vend colliers, côtelettes et abats de



moutons. « C'est pas cher » se dit-il. Et en plus la viande vient d'un animal égorgé. Ce qui rend le couscous meilleur ; non plus seulement au goût, mais à l'esprit, à l'âme, ou meilleur à ces choses invisibles qui ne se nourrissent que de choses invisibles.

Sur le chemin du retour, trois jeunes lui demandent une clope. Le vieux ne lève pas les yeux et trace sa route. Les jeunes le suivent et l'insultent en même temps. Le *chibani* n'accélère pas le pas pour autant. La peur de mourir lui est partie depuis si longtemps. S'il mourrait maintenant, ce serait même un soulagement à sa vie de chien. La peur de mourir, c'est bon pour ceux qui croient encore à la vie ! Soudain, un de ses poursuivants l'agrippe par la nuque et le fait chuter sur le bord du trottoir. Le vieux a l'impression d'avoir le bras cassé. Il hurle en arabe d'aller se faire foutre. Ça enrogne ses agresseurs qui s'acharnent à coup de pieds sur ses os maigres. C'est alors que le plus âgé sort un couteau et lui taillade le visage en croix. Les autres s'emparent des quelques centimes qui traînent dans sa poche.

Pourquoi ne m'ont-ils pas tué ? Pourquoi me laissent-ils en vie ?

Les jeunes prennent la fuite. Ils sont du village. Le vieux ne cherchera pas à se venger. Ça fait belle lurette qu'il est mort et qu'une autre mort ne ferait qu'accélérer sa marche vers l'enfer.

VI

Les poules, les barbelés et les moutons réapparaissent dans sa tête tels de vagues souvenirs. Son corps est absent, couvert de sang, mais il sent encore le vent lui caresser le front. Couché sur le dos, contre le sol froid de la rue, il repart ainsi dans le passé. Il remonte très loin jusqu'au calendrier musulman qui s'impose progressivement aux contraintes administratives du camp. Les fêtes religieuses sont célébrées. La fête de l'*Aïd*, qui marque la fin du jeûne et du Ramadan, est certainement la plus importante d'entre toutes. Dans un hangar spécialement aménagé par l'armée, les hommes égorgent les moutons sous le regard admiratif des enfants. Les transistors émettent toujours dans chaque foyer Radio Alger. Les femmes reprennent leurs habitudes domestiques et coutumières. Elles ont les mains orangées par le henné. Elles vont chercher l'eau à la fontaine du village. Elles lavent le linge ensemble au lavoir municipal. Elles prient en aparté et éduquent les filles et les garçons « à la musulmane ». Les hommes les plus vieux, vont quotidiennement prier dans un coin du camp. Accompagnés d'un seau rempli d'eau, ils lavent méticuleusement les extrémités de leurs corps : les mains, les pieds et le contour du visage. Accroupis et orientés vers l'Est, ils prient jusqu'à cinq fois par jour. Jouant aux dominos, fumant leur cigarette et buvant leur café, les anciens accompagnent également les hommes plus jeunes par de longues discussions. Ils parlent alors de l'Islam, de la famille, de leur femme, de leurs enfants, de la chance d'être en vie dans cette terre nouvelle. Les bagarres fréquentes, entre kabyles et arabes, ou entre arabes provenant de régions différentes, ou bien encore, entre des familles ennemies et provenant d'un même village, assurent quant à elles leur rôle de divertissement et de spectacle à l'intérieur du camp. Les enfants jouent pieds nus. Des jeux qui rappellent ceux des enfants pauvres des ghettos latins. Leur ballon de foot est fait à partir de vieux chiffons récupérés, puis mouillés et enlacés les uns sur les autres jusqu'à obtenir une forme ronde. Des objets ou des débris divers, hérités du passé de cette « terre d'accueil », errent un peu partout entre les dunes artificielles situées juste derrière le camp.



Ils se transforment dans l'imagination des enfants, en des jouets qui excitent chez eux la curiosité ou l'envie. Les moutons qui sont laissés en liberté dans le camp quelques jours avant la fête du grand *Aïd*, deviennent en plus leurs compagnons de jeux occasionnels. Les enfants n'hésitent pas à monter sur leur dos et à organiser des courses. Même l'école devient un espace de jeu et de rire. Ils y vont ensemble et se connaissent tous. Située au centre du camp, elle est dirigée par *des françaises aux cheveux courts*. Puis le temps se couvre. Le ciel se voile. Le tonnerre gronde. Bruit de balles et de fusils dans tout le camp, les enfants ne jouent plus. Les mères pleurent et se griffent la peau jusqu'au sang. Les hommes se battent entre eux... le soldat au teint mat est revenu... et il vient s'asseoir au milieu des bébés morts.

VII

Des voitures passent. La rue est éclairée. Personne n'y fait cas. « Un clodo » se disent quelques badauds et c'est tout. Le vieux harki pisse encore plus le sang, laissé pour mort au fond du caniveau. Dernières pensées... les souvenirs fusent comme des balles tirées par les *fellagas* ; de ces balles qui vous transpercent l'épaule, la tête ou le reste du corps. Après l'Indochine, il y a eu l'Algérie. Et après l'Algérie, il n'y a plus rien. Plus d'espoir. Plus de croyance. Même pas en Allah. Tout n'est qu'hypocrisie. Il n'est plus rien à part le vide dans lequel se noyer. Car le vide est plein d'eau. Une grande piscine dans laquelle vos pieds ne touchent pas le sol. Et si vous ne savez pas nager, vous sombrez en silence. « Aurais-je dû me foutre une balle dans la tête ? Comme mon frère, en finir avant l'heure ? Après l'Algérie, il n'y a donc plus rien ? ». De toute façon, ce monde est déjà noyé – trempé dans les illusions de toutes sortes. Vide de tout – ce monde est déjà noyé ! Le *chibani* n'est pas le seul à ne pas savoir nager. Qui sait donc nager ? Il repense à la guerre. Et aussi un peu à vous. Il va bientôt clamser sur le bord d'un trottoir – seul comme d'habitude. Et vous l'avez déjà oublié. Utile à vos œuvres, il n'était plus utile à rien. Moins qu'une cloche. Mais son âme vole encore. Dans vos quartiers, au milieu de vos poubelles, entre les pisses de rats et les fientes d'oiseaux gavés, le soldat sera toujours là. Les esprits tourmentés restent avec nous. Le vieux est peut-être déjà mort à l'heure où je raconte son histoire, et il me dit d'arrêter ici... d'arrêter de quoi ? ... de croire, d'espérer, de vivre me répond-il... car c'est la fin... ne le voyez donc vous pas ?... que c'est la fin...

(avec l'aimable autorisation des éditions Marée d'Encre - Juin 2004 ©)

Emmanuel Sabatie

Défense critique de la contribution à une reconnaissance de la littérature dans le domaine scientifique, d'Emmanuel Sabatie



par Yves Gilbert

On ne peut que souscrire à la revendication exprimée par Emmanuel Sabatie de voir la littérature se mêler du fait social et de voir la sociologie s'ouvrir à la littérature pour en faire l'un de ses outils. Nous rejoignons là une question finalement assez ancienne. Celle qui concerne la place de l'art dans l'interprétation et l'accomplissement de la vie. Questions posées chez les Grecs, les Romains, questions peut-être posées sur les murs peints des cavernes, questions reformulées plus récemment par des gens comme Spinoza ou, plus près encore, par John Dewey, dans *Art as expérience* (1980). La musique, particulièrement, peut-être, avec la chanson (chanson réaliste, poétique du quotidien, contestation ou révolte du rock ou du rap, etc.), mais, plus tôt, avec l'opéra, lui-même s'inspirant de la tragédie ; le cinéma, avec des réalisateurs comme Marcel Carné, Fritz Lang, Chris Marker, Ken Loach, Wim Wenders ; la photographie de Cartier-Bresson ou, encore, du paradoxal Robert Doisneau (spécialiste de l'instantané posé, voire composé) ; le théâtre, les arts plastiques ; la littérature, bien sûr, rivalisent dans cette ambition de nous faire pénétrer, au travers de leurs divers procédés, points de vue, outils, sensibilités, pertinences, dans l'épaisseur de ce social qui nous lie. Enseignant la sociologie dans une université française, je n'ai de cesse de recommander aux étudiants d'abandonner régulièrement les (trop souvent) austères ouvrages « scientifiquement corrects » stockés dans les bibliothèques universitaires pour aller « flâner activement » sur ces chemins de traverse qu'artistes, poètes, compositeurs, littérateurs ont la grâce de nous défricher. Georges Perec, sur l'espace, David Lodge, sur le milieu universitaire, Jean-Christophe Rufin, sur les conséquences proches de la globalisation, mais, avant eux, George Orwell, Aldous Huxley..., et encore Charles Dickens, William Faulkner, David Goodis, John Fante, Henri Miller, Jack Kerouac, Paul Auster, John Irving, Philippe Djian... Tant d'autres sur toutes les dimensions de la vie, de l'amour, de la mort, de la guerre, de la politique. Nous avons tant à apprendre, même de nous et de nos propres modes de lecture et d'interprétation du social !

On ne peut donc que souscrire à des propos visant à reconnaître le rôle essentiel de la littérature, non pas dans la quête d'une distraction esthétisante, dans un jeu de l'esprit ou un exercice de style (encore que ces simples dimensions se justifient à elles seules : avez-vous lu les *exercices de style* (1947) de Raymond Queneau ? Avez-vous écouté les études de Frédéric Chopin ? Avez-vous fait les deux en même temps ?), mais comme vecteur de la meilleure connaissance des épaisseurs et rugosités, logiques et folies, bonheurs et souffrances du social.

Ces propos entraînent des remarques, qu'il ne faut pas entendre comme des contestations, des remises en questions mais bien pour ce qu'elles sont : des répliques ou des échos.

Ce n'est pas parce que c'est écrit que c'est de la littérature

En sociologie, la littérature a un statut ambigu. C'est d'ailleurs probablement aussi le cas dans les autres sciences humaines (je pense, par exemple, à la question du roman historique). Tant qu'elle fait, elle-même, l'objet de l'analyse – en tant que produit du social –, pas de problèmes. La littérature est alors sous contrôle, comme les feux qu'encerclent les



pompier. Le texte est décortiqué, observé, toisé telle la souris qu'on nous oblige à disséquer à l'école, la peau ouverte comme le manteau d'un exhibitionniste, et épinglée sur les bords pour éviter qu'un courant d'air compatissant ne la replie pudiquement sur les entrailles exposées au grand jour. Les analyses d'un texte, d'un auteur ou d'un tableau me rendent souvent perplexe. Veut-on aborder un texte ou une toile, une sculpture ou un morceau de musique pour ce dont ils sont porteurs en termes de couleurs, de tonalités, de rythmes, de charges émotives de thèmes abordés, ou bien veut-on, à force de professionnalisme méticuleux, en désosser la moindre parcelle pour l'étiqueter, la classer, pour tout expliquer et finalement ne plus rien comprendre ? Que fait-on du texte ou du tableau après analyse ? Les met-on dans un tiroir ? Au frais, comme à l'institut médico-légal ? Quand je tombe sur de telles analyses, je me sens un peu comme les gens qui sortent de la morgue dans les polars (et peut-être aussi en vrai) : j'ai un peu envie de vomir.

Mais quand le texte n'est pas l'objet de l'analyse mais le support de sa restitution, quand il devient à la fois l'outil et le produit du sociologue, les choses se compliquent.

Encore, du temps de Durkheim, les choses paraissaient assez simples, du moins pour lui. Sur le plan de la forme, il fallait que les sociologues abandonnent le langage du commun et atteignent un certain niveau d'ésotérisme afin qu'un non-initié ne puisse se saisir de leurs termes et en faire, en quelque sorte, mauvais usage. Cette recommandation figure en toutes lettres dans le dernier paragraphe des *règles de la méthode sociologique*. (Durkheim, 1937, p144) Je ne pense pas qu'il soit vraiment nécessaire d'épilguer sur ce que Durkheim aurait dit du procédé consistant à mettre en scène les individus ou groupes à observer et à les faire parler, avec leurs mots, à subodorer ce qui se passe dans leur tête et à restituer le tout sous forme de récit ou, pire encore, sous forme de roman... Je ne doute pas, pour reprendre une formule qu'utilise Spike Lee dans l'un de ses films, que s'il était encore vivant, en entendant cela, il se retournerait dans sa tombe...

Longtemps le principe et les conventions de l'écriture en sociologie ont été codifiées dans la droite ligne des recommandations de Durkheim : syntaxe simple et démonstrative, concepts clairement définis, littérateurs s'abstenir. Il faudra attendre les sociologues de l'Ecole de Chicago et leurs successeurs pour que surgisse l'idée que la restitution brute de matériaux (écriture, musiques, paroles) puisse être porteuse, en elle-même, d'un contenu sociologique. On sent l'importance des apports de l'ethnologie et de l'ethnographie dans cette attitude. Qu'on prenne simplement la mesure du succès du *paysan polonais en Europe et en Amérique*, (Thomas et Znaniecki, 1998) ou des films de Jean Rouch et on comprendra l'importance du trajet accompli.

Toutefois, même si le matériau est de plus en plus celui de la quotidienneté des individus ou des groupes observés, dans son enracinement, ses sensibilités, ses idiotismes, le travail du sociologue consiste à reproduire des faits de réalité. Il n'en est pas encore à construire une fiction romanesque.

C'est que la littérature n'a pas vraiment bonne presse, semble-t-il, chez les sociologues et les universitaires. Les littérateurs se permettent d'écrire et parfois sur des sujets qui font l'objet de leurs analyses. Et les littérateurs n'ont pas de règles d'éthique professionnelle. En tous cas, pas d'éthique scientifique. Ils se permettent beaucoup d'écarts. En plus, bien



souvent, ils utilisent des matériaux scientifiques pour écrire leurs romans (qui, eux, ne le sont pas).

Cela rend les choses encore plus compliquées, comme le signale Jean-Christophe Rufin dans les dernières lignes de la postface de *Globalia* : « Un roman ne peut en aucun cas se réduire à l'exposé d'idées ou de faits. Certains universitaires ont du mal à le comprendre et poursuivent les romanciers de leur vindicte parce que leurs recherches portaient sur les mêmes sujets. Ils s'estiment les véritables auteurs des œuvres de fiction qui utilisent leurs travaux dans leur documentation. Il y a pourtant bien loin de l'un à l'autre. Entre une thèse sur l'histoire de Carthage et *Salammbô*, il y a la distance entre une pierre brute et une pierre taillée. Le romancier, même s'il n'a pas la prétention d'égaliser Flaubert, a pour responsabilité d'animer la matière, d'y insuffler l'esprit. Il doit convertir les problèmes en affects, les mouvements en désirs, les ruptures en tragédies, les actes en délibérations de consciences libres. Et surtout, il faut qu'à la raideur glacée des choses, il ajoute la souplesse purement humaine de l'humour et de la dérision » (Rufin, 2004, p495-496).

C'est que la position des universitaires à l'égard de la littérature est ambivalente. Un peu de mépris pour ce qui n'a pas le statut de la scientificité et pour ce qui est accessible au vulgaire, un peu de jalousie à l'égard de qui paraît élégant, socialement prisé et susceptible d'accès à la postérité. Combien d'universitaires se croient autorisés à s'essayer un jour ou l'autre, avec plus ou moins de bonheur (en général plutôt moins) dans le genre romanesque pour poursuivre l'exploration de leur objet et sa restitution ou, pour changer radicalement d'objectif, passer à autre chose. Ecrire, j'en ai l'habitude, je fais ça tous les jours, pensent-ils sans doute. Cela ne doit pas être sorcier d'écrire un roman. Surtout quand on en connaît les ficelles... Oui, mais tout le monde n'est pas Umberto Eco ! Et rappelez-vous qu'il n'y rien de pire qu'un *best-seller* qui ne se vend pas !

Le terme de « littérature grise » est porteur de cette ambivalence de sentiment et de ressentiment à l'égard de la littérature. Il désigne un genre mineur qui n'est ni le genre scientifique ni le genre littéraire. Il a, tout de même, cela en plus que la littérature qu'il contient des traces d'intelligence (matière grise). Pourtant, chez les littérateurs, la collection française la plus prestigieuse, c'est la « blanche » de Gallimard, voire la « noire », pour les plus affurés... et non la « grise » de *Tartempion*.

Ouvrage scientifique, essai, littérature grise, littérature, poésie, roman, la chose est complexe, puisqu'une fois distingués les procédés, styles, longueurs, supports, etc., reste encore à s'interroger sur les objectifs de l'écriture (veut-on décrire, démontrer transformer, accuser, dénoncer, donner à penser, donner à rêver ... ?), tout autant que sur les conditions sociales de sa production et de sa reconnaissance comme le fait un peu Bourdieu dans son *Homo academicus* (1984) ou Hervé Hamon et Patrick Rotman dans *Les intellocrates* (1985).

Le débat est certainement déjà largement ouvert et je n'en suis pas spécialiste, j'en reviens donc à mes quelques remarques épidermiques. Les questions que je suggère partent du principe acquis que l'écriture littéraire, dans son style comme dans ses procédés, est de nature à apporter considérablement à la compréhension des choses du monde social. J'entends là la compréhension au sens le plus étymologique de ce mot que je me refuse



toutefois à écrire avec un trait d'union, comme le font certains, pour mettre les points sur les « i », ce que je considère que comme un vulgaire procédé de faiseur. Entre parenthèses, couper un mot d'un trait d'union, c'est déjà suspect, mais pour mettre en plus les points sur les « i », cela relève non pas de la « faisance » mais bel et bien de la malfaçon et de la malfaisance. C'est un tic que j'ai rencontré souvent dans des écrits sociologiques et je m'en déssole. S'il faut faire parler les mots sous la torture...

Montrer, démontrer

Une des questions que pose probablement au sociologue la question de l'utilisation du genre littéraire est une question qui n'a pas tant de rapport avec le style ou les procédés de l'écriture qu'avec la posture de celui qui écrit. Jean-Christophe Rufin, fortement engagé dans le mouvement « Sans Frontières » (humanitaire et alternatif), toujours dans la postface de *Globalia* (2004), campe le problème en distinguant les objectifs de l'essayiste de ceux du romancier : « En général, l'essai débouche sur des propositions d'action. La description et la compréhension ne se justifient que par la volonté de transformer les choses. L'essayiste a le devoir de prendre parti ; à tout le moins, c'est ce qu'on attend de lui. Le romancier doit, au contraire, s'en garder. Il renvoie chacun à ses émotions, à ses réflexions et à ses choix. » Et, pour tout simplifier, Durkheim nous enseigne, dans *Les règles de la méthode sociologique*, qu'il ne saurait y avoir de confusion entre le militant (le politique de Weber ou l'essayiste de Rufin) et le sociologue (le savant et... le romancier ?). Le second cherche à expliquer le monde, alors que le premier cherche à le transformer. Et nulle possibilité de confondre les genres. Ce genre de débat est vieux et nous conduit droit au pont aux ânes. C'est l'éternelle question de l'objectivité et du détachement en sciences sociales. Il y aurait des choses dont on pourrait parler en toute neutralité, avec la rigueur scientifique ou journalistique nécessaire, et puis des gens qui refuseraient de voir ces choses simples et qui verraient des intentions mauvaises partout en nous obligeant implicitement à prendre parti. Jean-Marc Sylvestre, chroniqueur économique néo-libéral (ce n'est pas grave de couper un mot comme celui-là) de la chaîne de radio France-Inter, nous explique que l'économie, c'est l'art de parler de ces phénomènes fascinants que sont la production et la consommation. Ce qui se crée, d'un côté et se qui se détruit, se consume, de l'autre. Ailleurs, Bernard Maris (2003) nous explique que l'économie consiste à savoir qui tient le couteau et comment le gâteau est partagé. Le second ne risque-t-il pas de se voir attaqué pour non-scientificité, puisqu'il affirme dans son exposition du propos le principe et l'injustice d'une inégalité des statuts, et contrevenant de la sorte au devoir d'objectivité ?

On ne va pas résoudre ce problème ici, mais tenter de s'intéresser à l'objectif d'une présentation littéraire. A-t-elle pour but de montrer comment les choses se passent, au travers d'une restitution plus ou moins fidèle (en raison des objectifs de clarté, de réduction des redondances, de fluidité, etc.) des détails de la vie quotidienne matérielle, mentale ou spirituelle des individus et groupes concernés par le regard du sociologue ? A-t-elle pour but de plonger le lecteur dans l'univers réel des bruits, odeurs, sensations, joies, douleurs, expressions – comme s'il y était lui-même - ? Comme le ferait un reportage. De le conduire par la main, afin qu'il se fasse sa propre opinion des choses ?

A-t-elle pour but, en plus, d'expliquer pourquoi ces choses arrivent ici et maintenant ? La forme littéraire et le genre romanesque permettent, à mon avis, l'un et l'autre, l'un ou



l'autre, l'un comme l'autre... Il y a certainement matière à débat. Je me suis posé la question en ce qui concernait l'une de mes recherches : fallait-il donner au lecteur les éléments dont il pouvait avoir besoin pour construire son point de vue, ou bien fallait-il suggérer, voire imposer des pistes de lecture et d'interprétation ? J'avais opté pour la première solution.

Cela dit, quel que soit l'objectif visé, montrer ou démontrer, je doute, comme le dit Emmanuel Sabatie dans son introduction, qu'un texte court puisse être « plus significatif historiquement et même sociologiquement qu'un long rapport d'enquête et d'analyse scientifique ». Indépendamment du fait que le texte et le travail d'enquête ne sont pas des opérations de même nature, le texte étant fait pour exprimer, alors que le travail d'enquête et d'analyse l'est pour engranger et organiser, je pense que l'un des atouts du langage scientifique, et particulièrement du concept, est de permettre de dire beaucoup de choses en peu de mots. Les concepts bénéficient d'une accumulation de sens qui fait l'objet de débats nombreux et répétés et, sous réserve d'en préciser les filiations et entendements précis, ils sont porteurs d'un ensemble de significations et d'intrications qu'il n'est plus nécessaire de décrire. Imaginons le nombre de lignes qu'il faudrait pour exprimer le sens de concepts comme ceux d'anomie ou d'habitus... Imaginons le nombre de pages qu'il faudrait si, en plus, nous voulions le faire au travers de situations romancées... ! Dans certains cas, si, par ailleurs, on ne considère pas comme essentielle la description existentielle des objets étudiés, parce que, par exemple, on veut surtout mettre en avant des mécanismes externes, il n'y a pas de raison particulière de bannir le langage scientifique.

Par contre, décrire finement des situations demande de ne pas se censurer sur la longueur. Personnellement, je pense que *Les déracinés* est, en la matière, un peu court. Rien sur la mémoire du pays, ce qu'on imagine comme devant être des bouffées de senteurs, de musiques, de couleurs arrivant surnoisement à l'occasion de la visite d'un parent, de l'évocation d'un souvenir, de la lecture d'une coupure de presse ou de l'écoute d'une information ou de notes de musique à la radio ou à la télé, de la perception d'une odeur... De ces bouffées qui font vraiment mal. Rien sur les anciens. Rien sur la relation avec les Algériens de France et d'Algérie, rien sur les relations au quotidien avec les gens de Rivesaltes, de Perpignan ou des environs. Rien sur la proximité du quartier arabo-gitan de Saint-Jacques, à Perpignan et les relations d'attraction et de rejet qui doivent nécessairement exister entre les harkis et le marché de la place Cassanyes, cœur mythique de ce quartier. Rien sur la rumeur qui vient de l'Algérie (élections, mouvement des femmes, terrorisme, etc.). Rien sur la (certainement maigre) ressource dont bénéficie le *chibani*, son budget (ce qu'il peut espérer faire, ce qui l'enferme ou l'assigne à résidence), sur les services sociaux, etc.

Donc, même en en restant à un objectif de description pure, cette description, pour être efficace, c'est-à-dire pour plonger le lecteur au cœur d'un univers qui n'est pas le sien et lui permettre, de la sorte, de ressentir des situations vécues, nécessite un grand nombre d'angles d'attaques, d'opportunités de descriptions, de situations, d'états (parfois les gens misérables sont joyeux, et la fragilité, les maigres occasions, la courte durée de la manifestation de leur joie renseigne d'autant plus sur leur détresse...). Donc de l'espace, du temps, de la lenteur et de la longueur. Difficile de faire court si on veut rester fidèle.



Cela va à l'encontre de la tyrannie du vite-fait, du « déjà fini avant même d'avoir commencé ». Certains éditeurs corrigent ce « défaut » que constitue un texte long en en faisant écrire des versions allégées : des « *digests* » (plus digestes ?). Même pour des romans ! J'ai vu une fois un type lire un livre dans lequel il y avait trois contractions de romans. Trois en un ! Contraction de textes pour extorsion de sens, quel sale boulot !

Certaines officines proposent en outre aux lecteurs l'apprentissage de méthodes permettant de lire plus vite (et donc de perdre moins de temps). Woody Allen prétend avoir testé la chose : « J'ai appris une méthode de lecture rapide : J'ai lu *Guerre et Paix* en trois heures, ça parle de la Russie... ».

Et lire un *digest* en lecture rapide, ça doit être comme les rêves qu'on fait quand on a bu beaucoup de café fort juste avant de se coucher, comme on l'apprend dans *Coffe and cigarettes* de Jim Jarmush : ça doit aller à toute vitesse, comme les voitures à Indianapolis.

Si, en plus, on cherche, non seulement à montrer, mais à démontrer, toujours sous forme littéraire (dans le genre romanesque ou non), c'est-à-dire à mettre en scène les fameux mécanismes sociopolitiques qui pèsent de façon externe sur cette situation décrite, il faut allonger encore le texte et trouver des artifices. Il faudrait probablement, par exemple, mettre en scène les autorités publiques (Mairie de Rivesaltes, Conseil général, Préfecture, ministère des Anciens combattants, etc.), pour que soient exprimés (au travers de personnages construits et de propos circonstanciés) les points de vue et attitudes de ces diverses autorités. Il faudrait sans doute aussi faire la même opération du côté des Français de souche, des Français d'origine algérienne avec les mêmes procédés et pour les mêmes raisons. Je pense vraiment que l'enjeu en vaut la chandelle mais qu'il ne faut pas, dans ce cas, avoir peur de la fresque.

La question reste de savoir si montrer peut suffire à démontrer. Pour moi oui, si on sait ce que l'on veut montrer. Si on sait aller au-delà de la simple restitution d'une tranche de vie, pour faire apparaître des relations, tâche première du sociologue, comme le rappelle Alain Touraine dans *Pour la sociologie* : « Les conduites sociales doivent être expliquées par les relations sociales où elles se placent. Elles ne peuvent pas l'être par la compréhension du sens que l'acteur donne à ses conduites. Pas davantage par une intégration à un ensemble supposé porteur de sens, qu'il s'agisse 1° d'un ensemble concret : civilisation, époque, nation ; 2° d'une catégorie de faits : type d'Etat ou de ville, de famille ou d'information ; 3° d'un principe abstrait : nature humaine, essence du politique, besoins fondamentaux de l'homme, sens de l'histoire. Toute relation sociale est la pratique des acteurs d'un système social ; elle est définie par un enjeu qui est le principe d'unité de ce système. L'objet de la sociologie n'est ni un ensemble de situations objectives ni des dispositions subjectives, mais des relations sociales qui mettent en œuvre des systèmes sociaux, c'est-à-dire les mécanismes de formation des pratiques sociales. » (Touraine, 1974, p56).

Si, en outre, on ne ménage pas sa peine et si le lecteur n'a pas besoin qu'on lui mette trop les points sur les « i ».

Investiguer, restituer



On ne peut confondre les opérations et les modes relatifs à deux phases, parmi d'autres, de la démarche du sociologue, la phase d'investigation et la phase de restitution. L'opération d'investigation consiste, comme son nom l'indique, à rechercher des informations qui vont constituer le corpus à partir duquel vont être conduites des analyses qui donneront à leur tour lieu à une restitution. L'identification de la nature des informations utiles résulte d'un travail initial de construction problématique et méthodologique. C'est là, notamment, que se pose la question du caractère qualitatif ou quantitatif des informations souhaitées, c'est là que seront décidées les méthodes de saisie, d'enregistrement, de contact avec les individus ou groupes analysés. L'opération de restitution prend place en fin de parcours, elle est destinée à communiquer les résultats, non seulement de l'investigation mais de l'analyse qui va être faite à partir des matériaux produits par l'investigation, à partir du corpus.

Ces opérations sont-elles pour autant si distinctes qu'on puisse imaginer qu'elles soient conduites dans des logiques, voire par des personnes différentes et de sensibilité méthodologique (et naturellement épistémologique) différentes : par exemple une investigation quantitative conduite en vue d'une exploitation des données selon les méthodes de recherche de corrélations (tableaux croisés, diagrammes exprimant les analyses en composantes factorielles...), et une restitution romanesque avec construction de personnages aux prises avec des histoires et des situations très contextualisées. Difficile à concevoir...

On a coutume de dire et de répéter qu'il y a une relation très forte entre la posture épistémologique et théorique et les méthodes d'investigation (sociologie explicative et quantitative, sociologie compréhensive et qualitative). Il y en a certainement une aussi entre posture et méthodes, d'une part, et modes de restitution, d'autre part.

La question devient alors celle de savoir de quels matériaux le sociologue a besoin, d'une part pour conduire, de façon sociologique (comme l'indique Touraine, par exemple) une analyse d'une situation (celle des harkis de Rivesaltes, par exemple) et la restituer de façon littéraire (comme le propose Emmanuel Sabatie). Mais attention, le recueil ne peut pas se limiter à celui des matériaux nécessaires à la restitution (comme le ferait un réalisateur de cinéma en se documentant sur les costumes et les us... d'une population à une époque donnée pour fabriquer une mise en situation). Il faut aussi qu'il comprenne, et qu'il fasse comprendre ce qui se passe. Il reste encore des opérations délicates. Par exemple, si le passage par de l'information quantifiée a été rendu nécessaire pour peser l'importance d'un phénomène ou pour en analyser un certain nombre de caractéristiques formelles, ou de déterminants sociaux ou économiques, comment en rendre compte de façon littéraire, voire romanesque ?

Il y aurait bien la possibilité qu'un des personnages trouve une valise contenant des documents : « Hé les gars, je viens de trouver une valise pleine de super documents ! (Justement, par hasard, des photocopies des tableaux croisés et des diagrammes de composantes factorielles de *La distinction* (1979) de Pierre Bourdieu) Je vous les lis rapidement »... mais la ficelle est un peu grosse. Pour ma part, je ne m'y risquerais pas.

Reproduire, produire



L'objet du sociologue est construit nous dit-on. C'est vrai quand il détermine un terrain, des témoins ou détenteurs d'informations, quand il désigne l'objet qu'il veut observer (en le jugeant significatifs d'un état des rapports sociaux qu'il veut éclairer, expliciter, condamner ou promouvoir – si, dans les deux derniers cas il n'hésite pas à prendre son parti de prendre son parti- (parce que souvent les scientifiques prennent parti mais n'en font pas leur parti, ou prétendent prendre le parti de ne pas prendre parti)), quand il choisit ses méthodes. D'ailleurs, ce n'est pas seulement en prenant éventuellement position en faveur ou non de ce qu'il découvre qu'il prend position, qu'il rencontre la délicate question du jugement de valeur. Non, c'est bel et bien à toutes les étapes de sa démarche. En déclarant que ce qui importe dans l'économie c'est le mystère de la production et de la consommation ou, au contraire, que c'est de savoir qui tient le couteau et comment le gâteau va être partagé, donc avant de lancer la moindre investigation et, bien sûr, avant d'avoir écrit la première ligne d'une restitution, donc avant de s'être prononcé sur ce qu'on aime plus ou moins, on a déjà pris de sérieuses options...

Alors pourquoi devrait-on s'arrêter au moment, finalement le moins problématique, du choix du mode de restitution. Après tout, peut-être qu'il ne s'agit alors que d'un choix de procédé. Que la question est simplement de savoir si on a les moyens de le faire et le style.

Choisir son champ... et ne pas le trahir

Les moyens ou la légitimité ? Ce n'est pas tout de faire des choix de procédé. Ni même d'être efficace et bon, par exemple, de vraiment bien décrire et expliquer des types de relations sociales tout en les mettant en scène dans des situations romanesques afin de restituer l'épaisseur de la signification existentielle de ces relations ou mécanismes. De suggérer ainsi au lecteur que, s'il sait bien regarder autour de lui, il peut voir aussi, au travers de faits de vie quotidienne, de discours de tous les jours, dans son quartier, chez sa voisine, chez lui, même, l'expression de ces relations sociales ou mécanismes.

Ce n'est pas tout : encore faut-il être entendu pour ce qu'on veut dire. Dans la guerre de tranchées, la passation d'alliances, les systèmes d'allégeance, les renvois d'ascenseur qui pavent les chemins de l'accès à la légitimité, qu'elle soit scientifique ou littéraire, le parcours du combattant est particulièrement contrôlé. Il faut rapidement choisir son champ et ne pas le trahir. Les doctorants le savent bien, dès lors qu'ils élaborent une bibliographie, sélectionnent leurs citations, s'entretiennent avec leur directeur à l'occasion de la composition de leur jury de thèse. Un faux pas et c'est la mine qui explose, ou les bombes à retardement glissées dans la besace pour une future candidature dans un mois, dans un an... Le choix d'un procédé littéraire, compte tenu des comptes que certains universitaires ont à régler avec la littérature et de la facilité qu'il y a à le contester pour des raisons (évidentes) de manque de scientificité (d'abord, ce n'est pas ennuyeux...), peut, dans certains cas, être fatal à la quête de légitimité et à la reconnaissance sociale de la personne par l'octroi d'un statut dans le champ de l'enseignement supérieur ou de la recherche. Dans le meilleur des cas, on tiendra le texte en question, pour plaisant, drôle, acerbe, tout ce qu'on veut, mais il ne dépassera jamais le statut du pamphlet ou de l'essai de la littérature grise... Et comme chacun le sait bien : la littérature, il y a des maisons pour ça...



Mais la vocation d'une revue critique de sociologie n'est-elle pas de rouvrir des voies fermées, le plus souvent, par la domination des logiques de conquête de légitimité. De permettre que se développent des espaces de tranquillité où peuvent s'expérimenter, en raison de la préservation nécessaire de l'inaliénable droit à l'erreur, au tâtonnement, à l'encouragement. Personnellement, cela me paraît plus urgent que d'ouvrir les colonnes à des chercheurs de tribunes narcissiques ou à des gaveurs de CV.

Le texte d'Emmanuel Sabatie est bien écrit, même si, lorsque la défense de l'usage de la forme littéraire dans le domaine scientifique est bien l'objectif visé, il faut argumenter solidement avant de présenter le texte sociologique littéraire. D'autant, on l'a vu, que les résistances sont tenaces. Le texte, pourrait encore être plus long, aborder plus de questions – tout ceci sans changer de procédé ni de style, démontrer autant que montrer (puisque l'ambition de l'auteur est de faire de la sociologie). Quant à nous, je pense qu'il nous faut savoir encourager les expériences intéressantes quand elles se profilent. Surtout s'il y a des signes de talent : c'est une espèce en voie de disparition...

Yves Gilbert

Références bibliographiques

Bourdieu Pierre, *La distinction*, Ed. de Minuit, 1979

Bourdieu Pierre, *Homo Academicus*, Ed. de Minuit, 1984

Dewey John, *Art as experience*, Ed. Perigee, 1980

Durkheim Emile, *Les règles de la méthode sociologique*, PUF/Quadrige, 1987, (1937)

Hamon Hervé, ROTMAN Patrick, *Les intellocrates*, Ed. Complexes, 1985 (1981)

Maris Bernard, *Antimanuel d'économie*, Bréal, 2003

Queneau Raymond, *Exercices de style*, Gallimard, 1947

Rufin Jean-Christophe, *Globalia*, Gallimard, 2004

Thomas William I., ZNANIECKI Florian, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique : récit de vie d'un migrant*, (Chicago, 1919), précédé de *Une sociologie pragmatique* par Pierre Tripier, Nathan/Essais et Recherches, Sciences sociales, 1998

Touraine Alain, *Pour la sociologie*, Seuil/Points, 1974



Notice bibliographique

Sabatie, Emmanuel, Gilbert, Yves. " Contribution à une reconnaissance de la littérature dans le domaine scientifique", suivi de " Défense critique de la contribution à une reconnaissance de la littérature dans le domaine scientifique, d'Emmanuel Sabatie", *Esprit critique*, 2006, Vol.08, No.01, ISSN 1705-1045, consulté sur Internet: <http://www.espritcritique.org>